

et s'éloignait ensuite avec un bruit d'océan, seul voyageur avec Louarn dans la forêt déserte. Le closier avait rabattu son chapeau sur son front, et fonçait devant lui.

Son idée, la seule qui lui fût venue en cette heure d'abandon, c'était de courir chez les parents de Donatienne, au Moulin-Haye. Il ne les avait vus qu'une fois depuis ses noces, et jamais, entre eux et lui, l'affection n'avait pu naître. Le père méprisait les terriens. La mère s'était montrée hostile au mariage d'une fille jolie comme Donatienne avec un pauvre comme Louarn. Mais, dans le malheur où Louarn était plongé, les moindres chances de secours prennent des airs de salut. Il n'espérait d'eux ni argent, ni nouvelles récentes. Mais une voix s'élevait dans le cœur du mari délaissé, et lui criait :

— Va vers eux ! Ils te diront que cette fille a menti. Ils trouveront des explications que les parents trouvent aisément, eux qui ont vu grandir les petits. Va vers eux !

Et Louarn allait. La forêt devenait toute noire. Des nuées énormes couvraient les étoiles à peine nées au-dessus des clairières. Parfois des bandes de corbeaux surpris dans leur sommeil, s'envolaient et tournaient comme des fumées. Les premières gouttes de pluie semblèrent calmer le vent, mais la nuit s'épaissit encore. Au carrefour du Gourlay d'où partent plus de dix routes, Louarn se trompa de chemin. Il butait dans les talus d'ornières, dans les troncs d'arbres couchés au bord des coupes nouvelles. Souvent, dans les mouvements brusques de la marche, son coude heurtait le petit cadre de papier caché dans la poche de la veste. L'image de Donatienne, telle qu'elle était là, jeune, timide, les yeux brillants et doux sous la coiffe de Bretagne, passait dans l'esprit de Louarn, et à chaque fois qu'il la revoyait ainsi en pensée, il songeait plus fortement : " Cela ne se peut pas ! Eux non plus ne croiront pas le mal qu'on dit de toi, Donatienne ! " Alors la fatigue, la boue qui pesait aux semelles de ses bottes, la pluie qui lui cinglait le visage pour une minute étaient oubliées, puis il recommençait à sentir que ses pieds traînaient et glissaient, que la terre était détrempée, et que l'eau dégouttait de sa veste. Une averse plus violente l'obligea à chercher un abri derrière une souche creuse, à la lisière de la forêt. Il erra, grelottant de froid, dans les landes et les petits champs bordés de haies d'ajoncs, entre Plaintel et Plédran. La première anbe le trouva dans un chemin creux, près de la ferme de Ville-Hervy, complètement égaré. L'homme, voyant que l'on commençait à discerner des formes sur le ciel, tâcha de découvrir un clocher, reconnut celui de Plédran, et, parmi les prés aussi gris que des toiles d'araignée, aperçut bientôt la luisance pâle du petit courant de l'Urne.

Les coqs chantaient lorsqu'il heurta à la porte d'une maison située sur une grève de vieille vase, un peu au-dessous de l'endroit où l'Urne passait rapide entre deux roches, et rencontrait un lit plus large creusé par les marées. Le père de Donatienne, après quarante ans de navigation, péchait dans ces remous abondants en mulets et en lubines.

Louarn entendit à l'intérieur de la maison, une voix qui demandait :

— Que voulez-vous à cette heure-ci ?

Puis quelqu'un tira la porte, en s'effaçant derrière elle.

— C'est moi, dit le closier.

Personne ne répondit. Dans une chambre très basse et toute noire et fumée, la mère de Donatienne achevait de s'habiller près du lit, au fond, tandis que l'homme, silencieux de nature comme beaucoup de Bretons, s'était rassis devant le feu, pour achever d'appâter ses traînées à anguilles. Louarn s'approcha des brandons de bryère mouillée qui se consumaient sans flamme. Une peur l'avait saisi, en entrant, d'apprendre le contraire de ce qu'il voulait à toute force qu'on lui dit. Il prit une chaise et se plaça sous l'avent, à côté du vieux marin qui baissait en mesure la tête, poilue comme celle d'un bouc, prenait un ver dans une écuelle, et l'accrochait à l'un des hameçons de la ligne roulée sur ses genoux.

— J'ai marché toute la nuit, fit Louarn. Donnez-moi un morceau de pain.

La femme, achevant de rentrer les bouts de son fichu dans la ceinture de son tablier, apporta une tranche de pain, et considéra défiante, le closier de Ros Grignon courbé vers le feu. Elle était chétive, avec des traits réguliers et une peau toute flétrie.

— C'est donc pour l'argent que vous êtes venu ? demanda-t-elle.

Il répondit très doucement, en prenant le pain, mais sans la regarder :

— Non, je suis tourmenté à cause de Donatienne, qui n'écrit pas.

Espérait-il que l'un des parents dirait : " Mais elle nous a écrit à nous ! " il s'arrêta un peu.

— Quand vous l'aviez près de vous ajouta-t-il, est-ce qu'elle aimait à courir les pardons ?

— Oui, elle aimait ça, dit la vieille, et depuis qu'elle est mariée, elle a dû s'en priver, la pauvre.

— Est-ce que vous ne la trouviez pas obéissante à vos paroles ?

— Moi, je ne lui en disais guère pour la contrarier. Son père n'était jamais là.

— La croyez-vous capable de tout ce qu'on dit d'elle ? Car vous savez ce qu'ils disent de Donatienne ?

Louarn, dans le demi-jour qui commençait à éclairer la chambre, fixait les yeux de la vieille femme, des yeux noirs, qui ressemblaient à ceux de Donatienne quand elle disait non. Elle répondit, élevant la voix :

— Vous la connaissez mieux que nous, Jean Louarn ! Etes-vous donc venu ici pour nous faire reproche de notre fille ?

— Non, dit Louarn, je ne veux pas vous offenser.

— Alors, pour quoi parlez-vous d'avant votre mariage ?

— Parce que bien des idées viennent quand on est malheureux, mère Le Clech. Mais je ne cherche qu'une chose. Pourquoi m'abandonne-t-elle ?

— Si elle avait été heureuse avec vous, Jean Louarn, elle ne l'aurait pas fait !

— Moi qui l'étais tant avec elle ! Comment cela se peut-il ?

— Si vous l'aviez mieux nourrie !

RENÉ BAZIN.

(A suivre)